

LE CONSEILLER DES FEMMES.

HISTOIRE.

2^e ARTICLE.

Progrès de la civilisation depuis le commencement de l'ère chrétienne, jusqu'à la mort de Julien l'apostat, en l'an 364.

L'histoire générale, dans ses développemens successifs, présente deux grands faits sociaux connus, le premier, sous le nom d'*époque organique ou religieuse*; le second, sous celui d'*époque critique*, autrement appelée ère philosophique ou de transition.

Jamais un progrès ne s'est accompli qu'il n'ait été précédé d'une crise; et l'histoire, véritable leçon de l'expérience, nous montre toujours ces agitations sociales comme les avant-coureurs d'un ordre meilleur, comme la tempête avant le calme, comme la fatigue avant le repos, transition nécessaire et qui trouve sa place dans le plan providentiel. On a dit que le présent est gros de l'avenir; cela a été vrai à toutes les époques

et les peuples les plus tourmentés ont toujours mis leur espérance dans un avenir meilleur.

Ainsi l'ère philosophique des Grecs amena l'ère organique du christianisme où tous les actes de la vie humaine se coordonnèrent pour tendre à un but unitaire. Jésus incarné dans le sein de Marie, reçut d'elle la première initiation à cette vie d'amour et de sacrifice que Dieu lui avait réservée, et qui devait assurer aux hommes une place dans sa miséricorde ! Marie, médiatrice entre le père et le fils, releva la femme de l'état d'abjection dans lequel le sort l'avait placée. Mère du Christ, elle fut bénie entre toutes les femmes, et dix-huit cents ans ont successivement ajouté à sa gloire.

Lorsque le messie promis fut donné au monde, le paganisme régnait à Rome et dans toute l'Italie. De leur côté les juifs répandus partout sans trôner nulle part, suivaient pauvres et ignorés le culte matériel de Moïse, la terre était en tourmente et il était donné à un enfant obscur, né dans une crèche, de sceller de son sang, la nouvelle alliance entre Dieu et les hommes. Jésus persécuté, vendu à prix d'or pour expier sur une croix les péchés du monde, laissa en germe dans tous les cœurs, le sentiment de sa divine morale. Sorti du peuple c'est au peuple qu'il s'adressa, parce que c'est lui qu'il venait affranchir de l'esclavage et de la servitude. Mort avant d'avoir pu formuler son culte, il laissa à douze hommes, comme lui, fils du peuple, le soin de continuer son œuvre. Et le christianisme se répandit par eux, et les disciples furent dignes du maître, et le monde reçut leur parole et elle y propagea la semence nouvelle.

Lorsque Jésus, verbe de Dieu, naquit dans une obscure étable d'un petit bourg de la Judée nommé Bethleem,

Rome était encore la métropole du monde et, forte de ses 754 ans de glorieuse existence, elle imposait à tous sa loi. Idolâtre et superstitieuse, elle cherchait à tromper sa crainte en se persuadant que cet enfant, né de femme, n'était pas le messie promis. Les patriciens, amis du servilisme, accréditèrent partout cette pensée.

Menacés qu'ils étaient dans leur propriété par l'affranchissement des esclaves, ils employèrent la force pour conserver leurs droits, et réprimèrent par la violence ce que demandait la justice.

C'est à peu-près à la naissance du Christ que Rome, depuis long-temps en butte à l'instabilité des pouvoirs, renonça aux lois républicaines pour rentrer sous l'autorité monarchique. L'ère chrétienne qui devrait, à proprement parler, être appelée moyen-âge, remonte aussi au même temps.

Auguste, premier empereur depuis la république, s'occupa peu des doctrines du Christ, soit qu'il ne voulut pas leur donner de l'importance, ou qu'il ne les crut pas dangereuses, il parut n'y point prendre garde, et tourna toute son attention du côté des arts et de la poésie; c'est dans ce temps qu'Horace et Virgile composaient leurs immortels ouvrages, et le règne d'Auguste mérite d'être particulièrement cité entre tous ceux qui ont précédé ou suivi la naissance de Jésus. Tibère, successeur d'Auguste, homme dur et cruel, se jeta dans une autre voie, et commit des crimes de tout genre. Aux premiers jours de son règne il accable le peuple romain du poids de son autorité. Jaloux de la gloire que Germanicus, son neveu, s'était acquise en combattant pour Rome, il le fit mourir, et ce crime ne fut que le prélude de ceux qui par la suite devaient être son ouvrage. La quinzième année du règne de Tibère, et la vingt-huitième de l'âge

de Jésus, Jean-Baptiste parut. Pauvre et obscur, il avait reçu pour mission d'introduire dans le monde, par le Christ le sacrement du baptême. Bien que cette cérémonie existât dans le judaïsme sous le nom de purification, la forme nouvelle qui lui fut donnée par saint Jean, les paroles sacramentelles qu'il y ajouta en disant : Je te baptise au nom du père, du fils et du St-Esprit, furent la première manifestation religieuse faite au monde d'un culte nouveau. Dans ce même temps Jésus commença ses prédications, se mêla au peuple, entra dans les temples pour y discuter avec les docteurs de la loi, les scribes et les pharisiens, accompagné de douze hommes obscurs qu'il appelait ses disciples, et qui annonçaient avec lui de nouveaux cieux, une nouvelle terre. Par Jésus les affligés furent consolés, les malades guéris, les morts ressuscités : la foule allait se pressant sur son passage, les petits enfans même couraient à lui, et, tandis qu'il enlevait une à une les pierres d'un culte grossier pour édifier le temple du Dieu pur esprit, l'ignorance et la superstition méditaient sa perte. Jésus crucifié, percé de clous, couronné d'épines, Dieu et martyr tout-à-la fois paya de son sang la loi nouvelle qui devait régénérer le monde ! Le Christ mort, ses disciples allaient partout enseignant sa parole, les peuples se convertissaient, les maîtres affranchissaient leurs esclaves, l'humanité grandissait et Rome long-temps reine du monde, Rome la métropole de l'univers, voyait une religion nouvelle s'introniser dans son enceinte.

Encore quelque temps et cette autorité du glaive, cette puissance absolue qui permet au maître de disposer comme il l'entend de son esclave, aura perdu aux yeux de la religion sa suprématie aristocratique. Cependant, convenons-en accoutumés qu'ils étaient à la consécration

de ce principe des deux natures *libre* et *esclave*, il n'est pas étonnant que les patriciens se soient revoltés contre la loi qui venait abolir leurs droits. Si l'on eut dit aux hommes, au temps de Moïse, un jour viendra où il n'y aura plus d'esclaves, ils se seraient récriés, disant anathème aux faux prophètes. Aussi habitués à jouir de ce bien, les Romains ne purent s'en voir désaisir sans crier à la spoliation, à l'immoralité, ne comprenant pas que ce qui avait été bon pour un temps ne valut plus rien pour un autre.

Certainement si l'on se rend bien compte des causes qui ont donné lieu aux persécutions contre les chrétiens; on trouvera qu'elles sont dues à la question de l'affranchissement des esclaves, question d'intérêt pour les uns et de liberté pour les autres.

Ce qui durant un espace de plus de 750 ans avait fait la force de Rome, c'était l'obéissance de ses soldats, esclaves sous le bouclier comme d'autres sous le fouet du maître. Mais lorsque ceux qui avaient si bien obéi, entendirent parler de liberté, ils se levèrent disant : nous voulons être libres puisque telle est la volonté de Dieu; et il y eut, dès cet instant, grande rumeur à cause de la justice... Toutefois le christianisme resta longtemps comprimé dans son essor, et du commencement de l'ère chrétienne à l'an 325, il n'y eut de part et d'autre, que lutte et destruction. A Rome les rois se succédaient d'année en année, souvent de mois en mois, et leur trône, élevé sur des cadavres, menaçait à chaque instant de tomber comme eux!!! C'était Caligula réclamant à son profit les honneurs divins; c'était Messaline faisant au premier venu les honneurs de sa couche, et livrant aux railleries de ses amans, un nom royal qu'elle avait souillé; c'était Claudius irrité faisant assassiner

Messaline pour épouser Agrippine, qui bientôt se débarrassa de lui par le poison; c'était Agrippine tombant à son tour sous les coups de son fils Néron, auquel elle avait sacrifié les jours de son autre fils Germanicus... Néron, souverain cruel et passionné, devait à son tour éclairer ses fêtes de Baja par un autodafé humain. C'est sous ce règne que saint Pierre et saint Paul furent exécutés à Rome, où les persécutions étaient à leur comble. Le peuple et le sénat s'indignèrent de tant de cruautés, une révolte générale éclata, le tyran se voyant abandonné se donna la mort, et, dès-lors, plusieurs partis urent en présence; on se battit autour de la ville et dans Rome même; l'armée irritée voulut se donner un chef de son choix, Othon, Galba et Vitellius périrent dans cette journée. Telle fut Rome pendant long-temps! Tour-à-tour calme et agitée, mais rarement livrée à une sage autorité. Après la mort de Néron le bonheur sembla renaître par l'élection de Vespasien, qui signala son court règne par des bienfaits, et eût pour successeur Domitien, l'un des plus grands persécuteurs de la foi chrétienne. Sous son empire plus de trente papes moururent pour leur religion, mais cette époque loin d'être funeste au christianisme, le vit grandir par le sang de ses martyrs. Ainsi, après avoir souffert sans faiblesse les plus grandes tortures, St-Jean écrivit avec une foi digne de son œuvre, le livre qui nous est connu sous le nom d'Apocalypse. A Domitien succéda Nerva, qui laissa bientôt le trône à Trajan. Ce dernier devait un moment relever la gloire des armes romaines, toutefois lui aussi, et plus tard Marc-Aurèle, dont on vante la sagesse, eurent l'un et l'autre la faiblesse de laisser poursuivre les chrétiens. Justin, St-Polycarpe et St-Ignace, furent, avec beaucoup d'autres, victimes des hérésiarques. C'est à ce temps que

continue surtout la décadence de Rome et le progrès du christianisme.

De l'an 250 à l'an 300, les peuples alliés des Romains se séparèrent entièrement et reconquirent leurs droits. Les Francs, venus du bord du Rhin, commencèrent à se faire craindre, envahirent une partie de la Gaule, s'y établirent, et plus tard furent vraiment une puissance. Ainsi, tandis que le christianisme allait grandissant, Rome voyait tous les jours sa puissance menacée. Les rois créés tour-à-tour, ou César ou Auguste, ne recevaient ces dignités qu'avec un sentiment de crainte. En vain quelques-uns essayèrent de régner par la terreur, ils n'en furent pas mieux affermis, et l'édit de Dioclétien, qui ordonnait la persécution des chrétiens, fut le dernier acte d'autorité d'un souverain vaincu par le droit du plus sage.

Toutefois ce ne fut qu'en l'an 325, sous le règne de Constantin, que le christianisme acquit dans le monde une puissance qui ne devait faire que grandir. A cette époque Rome devint la ville pontificale, le saint siège y fut établi, et l'empire transféré à Bysance, qui prit le nom de Constantinople.

C'est sous le règne de Constantin qu'eut lieu le concile de Nicée en Bithynie, auquel assistèrent 318 évêques. Ce concile qui resta assemblé près de deux mois, formula le Symbole des Apôtres, sanctifia la consécration du dimanche, détermina les jours de jeûne et le maigre du vendredi et du samedi. Ce fut à Nicée que l'évêque Arius se vit condamner, à cause de ses doctrines, à ne plus exercer le sacerdoce. On sait qu'il osa soutenir que Jésus, fils de Dieu par la mission qu'il avait accomplie, n'avait pas miraculeusement pris naissance dans le sein d'une vierge par l'opération du Saint-

Esprit. Déposé de ses pouvoirs et en opposition avec l'autorité du pape Clet ou Anaclet, Arius fonda une secte connue depuis, sous le nom d'Ariens, saint Anathase, saint Hilaire, saint Grégoire et plusieurs autres évêques orthodoxes, combattirent long-temps ses opinions. Toutefois il ne se laissa point ébranler, et vers l'an 353 eut un moment de triomphe sur les orthodoxes.

La mort de Constantin laissa à ses trois fils l'empire d'Orient, encore mal affermi. Constance, l'un d'entr'eux, trahi par Julien, son neveu, à qui il avait donné dans la Gaule le gouvernement de Paris, périt en fuyant avec sa femme, Eusebie. Julien, proclamé empereur à Constantinople, apostasia publiquement la foi chrétienne qu'il avait professée pendant vingt-cinq ans. Petit, laid, mais plein d'esprit et d'audace, Julien porta les plus rudes coups au christianisme, rappela les philosophes, et fit revivre pendant quelque temps la nécromancie et les superstitieuses croyances de l'antiquité. Les temples furent rétablis, les églises abattues, les chrétiens poursuivis et obligés de se cacher; tout semblait retombé dans le chaos, mais la mort prématurée de Julien vint changer de nouveau la fortune et, cette fois, le Christianisme devait se relever pour ne tomber jamais. Rome détruite, les tribus qu'elle s'était acquises portèrent partout leur activité et leur industrie, et ici commence une nouvelle époque digne à son tour de tout notre intérêt. Les Perses, les Allemands, les Angles, les Goths, les Visigoths, les Celtes, les Gépites envahissent tour-à-tour la France, l'Angleterre, l'Espagne et toutes les provinces au Nord jusqu'à la Russie. Partout où la civilisation pénètre, le christianisme se fait jour et, bien qu'il y ait toujours eu des dissidences, puisqu'au temps où il vivait, St-Augustin citait 90 sec-

tes disant qu'il ne se flattait pas de les toutes connaître , il n'en marcha pas moins de succès en succès jusqu'au temps de la réforme.

Dans un prochain article nous embrasserons les progrès de la civilisation , en faisant marcher parallèlement les peuples placés au même degré de l'échelle sociale, depuis le règne de Julien.

La Directrice , Eug. NIBOYET.

UNE AVENTURE.

Plus vrai que l'histoire.

VILLEMALIN.

C'était dans la soirée du 17 janvier 1820. Une pluie froide tombait sans interruption depuis le matin ; un piquant vent d'est la chassait par rafales sur les routes désertes , et faisait plier jusqu'à terre les lauriers , les cyprès , les arbousiers qui entouraient l'habitation de Mme de K. , située à une demi-lieue de Toulon , sur une des hauteurs qui dominent la ville.

Dans une jolie chambre à coucher , dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin , la jeune maîtresse de la maison , mollement étendue dans un grand fauteuil , les pieds sur les chenets , la main égarée dans ses cheveux , écoutait l'orage qui grossissait à chaque instant. Quel temps ! pensait Louise. Pauvre Adolphe ! il est en mer maintenant. Mon Dieu , ayez pitié de lui ! dit la jeune femme à haute voix , en joignant les mains ; et un nouveau coup de vent roula dans le vallon avec un bruit pareil à celui d'une avalanche. Louise saisit le cordon de la sonnette. Une jeune fille parut. « Mon mari ne

viendra pas ce soir, il fait un temps affreux, et d'ailleurs les portes de la ville sont fermées maintenant; dites à Joseph de tout fermer soigneusement; faites rentrer les chiens, et revenez me mettre au lit » La femme de chambre obéit et revint dire à sa maîtresse que ses ordres étaient exécutés. Louise se déshabilla lentement et se coucha. « Allumez la veilleuse, laissez-la sur la cheminée, et posez la bougie sur la table de nuit. Je veux lire. — Madame n'a plus besoin de rien? — Non, merci. » La porte se ferma. En ce moment l'orage redoubla de furie; la maison en était ébranlée. « O mon Dieu! disait Louise, mon Adolphe! » et, appuyée sur son coude, elle écoutait l'orage avec une anxiété toujours croissante. Des larmes amères sillonnaient sa jolie figure. « Et c'est moi qui ai voulu qu'il s'embarquât! Oh! combien l'accomplissement d'un devoir coûte cher! Pour prix de mon sacrifice, mon Dieu, sauvez-le! » Et Louise, se jetant hors de son lit, fut ouvrir son secrétaire qui touchait l'une des fenêtres, en tira une miniature, et revint s'agenouiller devant son lit. Là, le visage dans ses mains, à travers ses sanglots, elle adressa au ciel une de ces prières de cœur qui calment les grandes douleurs. — Tout-à-coup une fenêtre s'ouvrit brusquement, et le vent éteignit la bougie. Cédant à un premier moment de frayeur, Louise courba la tête; mais se levant aussitôt, elle s'approche pour refermer la fenêtre; elle écarte les rideaux, un homme est dans sa chambre... Terrifiée, immobile, ses yeux suivaient machinalement cet homme qui, sans la regarder, fut à son lit, prit la bougie, la ralluma à la lampe de nuit. Louise vit alors que c'était un forçat!...

La sensation horrible qu'elle éprouva à cette vue, la

rendit à elle-même ; alors elle se souvint qu'elle était nue ; elle voulait crier , mais les sons mouraient dans sa poitrine ; elle voulut marcher , ses forces la trahirent ; elle tomba sans connaissance. Quand elle revint à elle , elle était dans un fauteuil , soigneusement enveloppée d'un de ses schals ; mais son horrible vision était toujours là ! le forçat lui faisait respirer un flacon qu'il remplaça sur la cheminée lorsqu'il vit qu'elle revenait à elle. « Madame , lui dit-il aussitôt qu'il s'aperçut qu'elle était en état de l'entendre , rassurez-vous , je ne vous ferai pas de mal ; mais que pas un cri , pas un geste ne signalent ma présence ici. Il me faut un asile jusqu'à la nuit prochaine ; j'ai pensé que celui que je trouverais chez la femme du commandant de K. serait sûr , dit-il en souriant , et que la chiourme ne viendrait pas m'y chercher. Je veux bien vous dire que je ne suis pas un voleur. Seulement j'ai tué une femme. Ne frémissez pas , Madame , elle m'avait trompé , et la foi trahie se paye avec du sang ! » Louise osa jeter un regard sur son terrible interlocuteur ; il était jeune et beau ; ses yeux lançaient des éclairs ; son front large se dessinait sous la forme presque rase affectée aux cheveux des forçats , et sa mauvaise veste rouge , trempée par la pluie , cachait mal des formes élégantes. Cet examen , tout en faveur de celui qui le subissait , calma un peu la frayeur de Louise ; le soin décent avec lequel il l'avait enveloppée de son schall , la distance à laquelle il se tenait d'elle depuis qu'elle n'avait plus besoin de ses soins , en lui enlevant une partie de ses craintes , lui rendit la force de parler. « O Monsieur , prenez pitié d'une malheureuse femme ! Je ne veux pas vous trahir ; mais comment vous cacher , seule , à cette heure , dans ma chambre , et demain tout le jour , si mon mari revient ?

— Madame, tout cela est facile si vous le voulez, surtout si vous avez confiance en moi. J'avoue que mon costume et la manière dont je me suis présenté sont peu faits pour vous en inspirer ; mais que voulez-vous ? nécessité n'a pas de loi. Je me suis évadé ce soir, et suis venu directement ici. Je voulais entrer dans la serre, le voisinage de vos chiens m'en a empêché ; alors je me suis glissé sous le treillage, vos persiennes mal fermées m'ont fourni une cachette où je n'étais pas à l'aise, mais j'étais en sûreté. Vous ne vous doutiez guère, n'est-il pas vrai, que vous auriez un témoin de vos actions, là, entre les volets, le visage collé aux vitres, profitant de l'ouverture des rideaux pour regarder et saisir sur votre jolie figure une expression de bonté qui me rassurât et m'engageât à me découvrir à vous. J'hésitais pourtant quand je vous ai vue prier pour l'original de ce portrait sans doute ; (et en disant ces mots il ramassa la miniature que Louise avait laissé tomber) je me suis dit alors : femme qui aime et qui prie ne peut être cruelle, et je suis entré. »

Comme on n'avait pas encore imaginé que le Bagne était un lieu d'épreuve, où l'on s'épurait, d'où l'on sortait grand et noble comme les anges, Louise frémit en voyant son secret à la merci d'un tel homme ; mais le sentiment de sa dignité blessée lui rendit le courage. « Monsieur, lui répondit-elle en lui jetant un regard de mépris, vous abusez de ma position d'une manière qui doit peu me rassurer sur votre délicatesse, et... — Vous vous trompez, Madame ; je n'ai en aucune manière l'intention de vous offenser ; c'est seulement confidence pour confidence. La discrétion de l'un répond de celle de l'autre. Je ne veux pas voir ce portrait, mais je parie que c'est celui du neveu de votre mari, le brillant enseigne de

la Circé, Adolphe de B. Allons, ne rougissez pas, je n'ai pas passé toute ma vie au Bagne, et j'ai pu savoir... Allons ! finissons ! il est entendu que je reste ici jusqu'à demain soir ; je vais passer dans cette pièce, vous vous recoucherez, et vous me permettrez de revenir sécher mes haillons auprès de votre feu. » En disant ces mots, il ouvrit la porte de la chambre du mari de Louise, et disparut.

Lorsque Louise fut seule, il lui sembla qu'elle se réveillait d'un horrible rêve ; tout ce qui venait de lui arriver lui paraissait si étrange qu'elle n'y pouvait croire, mais un léger bruit dans la pièce voisine la rendit bientôt à la réalité.

Son premier soin fut de se vêtir, et s'armant de résolution, puisqu'elle ne pouvait se défaire de son visiteur nocturne sans le livrer à la justice, et qu'une pareille idée ne pouvait lui venir, elle écouta son cœur plutôt que ses craintes, et fut ouvrir la porte de la chambre de son mari. « Monsieur, vous avez froid, vous êtes mouillé, je puis vous donner quelques vêtements de mon mari. Voici du linge ; changez de tout, nous brûlerons vos habits. » Ces mots apprirent au forçat que Louise avait pris son parti de son aventure et qu'elle consentait à être son hôte et sa confidente. Il la remercia d'un geste plein d'élégance, et quand elle fut rentrée dans sa chambre il procéda à sa toilette.

Lorsqu'il reparut, Louise eut peine à le reconnaître. Maintenant qu'il n'avait plus cette odieuse veste rouge, il avait l'air moins méchant, ses yeux n'étaient plus si féroces, enfin Louise n'eut plus peur. « Je vais faire bon feu pour brûler votre défroque, dit-elle en jetant les yeux sur un paquet que l'inconnu avait placé à terre près de la cheminée. — Oui, répondit-il, mais ceci....

et du pied il déroula le paquet, et en fit sortir le *boulon* que les forçats portent tous à la jambe. — Ceci, dit-elle, je le jetterai à la mer demain en me promenant. — Non, je veux le conserver, dit l'inconnu, et je le confie à votre garde. » Louise, médiocrement flattée de cette preuve de confiance, ne répondit rien. « Vous consentez, n'est-ce pas ? — Il le faut bien ! dit-elle avec un soupir. — Soyez tranquille, je vous le réclamerai. Maintenant vous avez besoin de repos ; votre cabinet de toilette me servira de prison pendant la journée qui va s'écouler ; vous, Madame, ne changez rien à vos habitudes ; soyez seulement assez bonne pour ne pas me laisser mourir de faim. Couchez-vous ; il ne faut pas que votre femme de chambre vous trouve levée. Adieu, Madame. » Il lui prit la main de l'air de la galanterie la plus respectueuse, et fut s'enfoncer dans le cabinet de toilette.

Louise, fatiguée, brisée des agitations de cette nuit, se jeta sur son lit, et bientôt s'endormit en réfléchissant à l'espèce de magnétisme que l'inconnu exerçait sur elle et à la singulière tranquillité qui avait succédé dans son âme à l'horrible frayeur qu'il lui avait d'abord inspirée.

Il était tard lorsqu'elle se réveilla. Son mari était arrivé de la ville, où, dit-il, on s'occupait beaucoup de l'évasion d'un forçat. « C'est, dit-on, le fils d'un grand seigneur de la cour de Charles X. On dit même... Mais tout cela n'est pas prouvé, car il n'a pas été condamné sous son véritable nom. Il était accusé du meurtre d'une femme. Il avait un ennemi puissant... un rival.... Bref, il s'est évadé hier soir. Ce matin on a tiré le canon, hissé le pavillon noir, et sûrement on le retrouvera s'il n'est pas parti par mer. »

Qu'on juge des tourmens de Louise pendant ce récit ! La journée s'écoula pour elle dans des alarmes con-

tinuées. Enfin son mari repartit. La nuit vint, elle put rendre la liberté à son prisonnier.

« Je vais partir, lui dit l'inconnu. A minuit un ami m'attend avec une chaise de poste dans les gorges d'Ollioules. Permettez-moi, Madame, de vous demander pardon de la peur que je vous ai faite ; vous m'avez sauvé la vie ; ma gratitude sera éternelle. Adieu, le souvenir de votre belle action me retracera, j'espère, à votre mémoire ; et lorsque je vous reverrai, (car nous nous retrouverons) je pourrai hautement vous témoigner ma reconnaissance. Adieu, encore une fois. Votre main ! » Louise la lui tendit. Après une étreinte amicale, l'inconnu y déposa un baiser respectueux, et escalada la fenêtre. Avant de repousser les persiennes, il se retourna. « A propos, dit-il, ne cherchez pas ce mouchoir, et il montra un mouchoir brodé, le forçat vous le vole. » Il ferma les volets, et disparut.

Le 17 janvier de l'année suivante Louise reçut une caisse pleine d'objets précieux et du meilleur goût, et pendant plusieurs années le même cadeau revint à la même époque.

Dans ces entrefaites le mari de Louise nommé à de hautes fonctions fut à Paris ; Louise l'y suivit. — Adolphe était de retour de sa campagne, mais par respect pour elle-même elle lui avait caché sa bizarre aventure.

A un bal chez la duchesse de Berry, un petit nombre de personnes était réuni dans un salon éloigné du bruit. Le mari de Louise ayant à parler à un homme hautement placé alors amena sa femme auprès d'une de ses amies, et la confiant à sa garde, retourna au salon où l'on dansait.

A l'approche de Louise, un homme appuyé sur la cheminée se retourna et tressaillit. Louise le regarda ; elle crut avoir déjà vu ces yeux chatoyans, ce large front, mais rien ne vint aider sa mémoire jusqu'au mo-

ment où quelqu'un citant divers traits de bizarrerie, raconta qu'une femme s'était arraché les dents, et les avait données à son amant en se séparant de lui. « Moi, dit celui dont la physionomie avait frappé Louise, je connais quelqu'un qui a donné le *boulon* qu'il portait au bague, contre un mouchoir brodé, à une femme qui est pour lui plus que son amante, car elle lui a sauvé l'honneur.. »

Louise jeta un regard sur l'inconnu.... « Plus de doute, c'est le forçat ! » Mais plusieurs ordres brillent sur sa poitrine; on ne le nomme que M. le comte; il est à la cour, et pourtant elle n'en peut douter, c'est le forçat !

Elle demanda à son amie quel était ce personnage. « C'est, lui dit-elle, le comte de.... qui vient d'être nommé à l'ambassade de... »

Le lendemain elle reçut un billet par lequel on lui demandait le dépôt qu'on lui avait confié à Toulon; on allait quitter la France, mais on la reverrait. On lui promettait un dévouement sans borne et une protection invisible qui s'attacherait non-seulement à elle, mais à *tout ce qui lui était cher*, et ces mots étaient soulignés.

Dans ce même temps le mari de Louise qui s'épuisait en démarches infructueuses pour faire rendre justice à son neveu qui attendait vainement un grade qui lui était dû, reçut un matin son brevet avec une lettre très-flatteuse du ministre. Lui-même éprouva les effets de cette influence protectrice : il obtenait tout ce qu'il demandait sans savoir à quelle étoile il devait ses succès.

Louise n'entendit plus parler du comte de... mais un an après elle le retrouva aux Indes, où son mari fut en mission. Là elle sut l'histoire du forçat; moi, je vous la dirai une autre fois.

JANE DUBUISSON.

LÉON BOITEL, gérant.

Imprimerie de L. BOITEL, quai St-Antoine, 36.